

—Non, Julienne, dit Helmina d'une voix entrecoupée et en baissant la vue, je ne connais rien de lui, et cependant je ne puis chasser son image de mon esprit : il me semble que je pourrais passer ma vie à l'entendre et à le voir, tant il est aimable, tant il s'exprime avec douceur et avec tendresse ; je pense continuellement à lui... je le vois partout... enfin je l'aime, Julienne, oui je l'aime, et pourtant vous connaissez mon père, s'il venait à l'apprendre.

Helmina ne put résister plus longtemps, elle se cacha le visage dans ses deux mains et pleura amèrement.

—Pourquoi, ma chère Helmina vous abandonner à un chagrin aussi terrible, sans connaître encore parfaitement les dispositions de votre père.

—Je ne les connais que trop, Julienne, il me les a apprises plus d'une fois ; il n'y a pas plus que deux semaines encore, si vous saviez le tableau peu avantageux qu'il me fit du mariage et de l'amour ! et vous croyez qu'aujourd'hui il puisse entendre favorablement....

—Il faut l'essayer,

—Jamais, jamais je ne l'oserai.

—Et si j'osais, moi ?

—Il rira de vous, il ne vous écouterait pas.

Eh bien je conterai tout à Madelon et à Maurice ; votre père ne rira pas de tout le monde je suppose, il finira par le croire.

—Prenez garde, Julienne, mon père a une terrible colère, s'il allait se fâcher ?

—Laissez-moi faire, Helmina, regagnons la maison, il n'est peut-être pas bon pour vous de rester si longtemps dehors ; le soleil commence à baisser, allons.

Helmina s'appuya sur le bras de Julienne.

Elle avait essuyé ses larmes et repris son air de calme et de sérénité apparente. En arrivant chez elles, les jeunes filles se retirèrent dans leur chambre, et Helmina pria Julienne de lui dire ce qu'elle savait de Mme. La Troupe. Julienne lui fit le récit suivant, récit peut-être trop naïf et trop détaillé, mais que nous jugeons nécessaire pour la suite de notre histoire et pour mettre en relief le caractère de Julienne.

IV.

HISTOIRE DE JULIENNE, DE MADAME LA TROUPE ET D'HELMINA.

Vous me demandiez tantôt, Helmina, dit Julienne, si je connais Mme. La Troupe ; c'était

tait une des meilleures amies de ma pauvre défunte mère. Mme. La Troupe était riche alors, bien riche ; vous comprenez maintenant ma surprise, lorsque je vous ai entendu dire qu'elle était aubergiste. Son mari était un des plus gros marchands de nos endroits ; il avait son magasin à trois ou quatre portes de notre maison ; oh ! le beau magasin ! quand j'y pense encore ! Comme il y avait de belles et bonnes choses ! C'était le magasin de tout ce qu'il y avait à la mode, de plus riche, de plus précieux. Nous n'avions pas de plus grand plaisir maman et moi, que d'y voir entrer à toute heure du jour de belles Dames, de jolis Demoiselles qui ne font et n'ont à faire que cela, à courir les rues et les magasins. Tous les jours c'était des carrosses, toutes sortes de belles voitures qui arrivaient devant notre porte ; enfin le magasin était toujours foulé de monde. Vous pouvez penser tout l'argent que Mr. La Troupe amassait !

Sans compter son magasin, Mr. La Troupe avait encore trois ou quatre belles terres qu'il faisait cultiver par des ouvriers ; mon père en était un et jouissait auprès de son bourgeois de la plus haute estime parcequ'il était vigilant et laborieux ; il ne nous voyait que le Dimanche ; toute la semaine il conduisait à la campagne les travaux de la ferme.

Mme. La Troupe aimait, comme je vous l'ai dit, beaucoup ma mère ; elles avaient été élevées ensemble ; elle la faisait travailler et la récompensait généreusement. Toutes les semaines elle nous invitait à souper avec elles. Si vous aviez vu comme c'était arrangé ! Dieu de Dieu, quand j'y pense encore ! on ne marchait que sur de beaux tapis, on ne s'asseyait que sur des sofas de crin, on ne voyait qu'argenterie et dorure. Et comme j'en ai mangé des sucreries ! des friandises ! C'était des pains de savoie par ici, des gâteaux par là, et puis des pâtisseries, des bonbons de toute espèce ; tenez, Helmina, à force d'en manger, j'en étais dégoutée vrai comme j'vous l'ai dit—Et puis ensuite des présents, comme j'en ai eu de Mme. La Troupe ! C'était des belles robes, des beaux chapeaux, allons, jusqu'aux paraols qu'elle me donnait. Comme j'étais fière dans ce temps là. Quand j'y pense encore, je vous assure que ça m'etracasse l'esprit, ça m'bouleverse l'imagination.

Figurez-vous aussi, Helmina, que Mme. La